

Didier Morin  
CNRS-LLACAN, France

## Andrzej Zaborski, fondateur de la poésie somalienne

### Résumé

La contribution du regretté professeur Andrzej Zaborski à l'étude de la poésie du somalienne est sans doute un des aspects les moins connus de son activité scientifique dans le domaine afro-asiatique. C'est pourtant une réanalyse féconde qu'a initiée cet éminent savant en dépassant les présentations habituelles faites de monographies et d'anthologies pour s'attacher au principe formatif du texte poétique, ouvrant ainsi la voie à une réflexion sur les rapports entre oralité et écriture.

### Mots-clés

poésie du somalienne, métrique, Andrzej Zaborski.

Parmi toutes les avancées scientifiques que l'on doit au regretté professeur Andrzej Zaborski dans le domaine de l'afro-asiatique, l'une des moins connues est la part essentielle qu'il prit dans l'étude de la poésie du somalienne. Il doit en être considéré comme l'un des pionniers et, considérant le caractère novateur de son analyse, comme le fondateur. Une double fermeture, celle de la langue (son article précurseur de 1968 n'étant connu que des lecteurs du polonais) et, celle plus générale avant la chute du Mur de Berlin, qui l'empêcha d'élargir son corpus<sup>1</sup>, nous incite à davantage faire connaître son point de vue et à exprimer notre admiration devant tant d'intuition.

Car c'est une sorte de révolution copernicienne qu'initie Andrzej Zaborski en délaissant un point de vue somalocentré fait de monographies pour une approche prenant en compte l'environnement historique et régional, permettant des comparaisons fécondes qui montrent que la poésie somalienne n'est pas un isolat

---

<sup>1</sup> Comme il l'écrit au début de sa contribution au *First International Congress of Somali Studies*, les difficultés d'accès à de nouvelles données l'amènèrent à interrompre sa recherche.

dans la galaxie littéraire. Sa formation de sémitisant, sans oublier sa maîtrise des langues romanes et slaves, y ont certainement contribué.

Comme on a parlé de révolution copernicienne, il faut ajouter le nom d'un autre éminent Polonais, Bogomił Witalis Andrzejewski qui enseigna longtemps à la School of Oriental and African Studies de Londres et auquel on doit l'ouvrage co-écrit avec I.M. Lewis, *Somali Poetry, and Introduction* (1964), anthologie qui s'ajoute aux recueils plus anciens de l'époque italienne (Cerulli, Moreno, etc), après ceux, non moins importants sur le plan documentaire, de Berghold, Kirk, Schleicher, notamment.

### Spécificité de l'acte poétique

Le point commun de ces travaux méritoires était d'avoir échoué à trouver une claire définition du principe organisant les genres de ce qu'il est convenu d'appeler la «poésie classique» (*gabay, jiipto, geeraar, buraambur*, etc.). Les premiers éléments d'une clarification sont venus d'un article d'Andrzej Zaborski (1974)<sup>2</sup> où celui-ci a, mieux que quiconque, cerné la spécificité de l'acte poétique en somali en soulignant deux points majeurs: (1) la constitution de la poésie en polarité avec toute autre forme d'expression orale; (2) l'objet fondamentalement social de la poésie. Zaborski écrit notamment<sup>3</sup>:

The main problems which I want to discuss in my paper are (1) Is really "language oriented" poetry possible? (2) What is the "deep subject" in some so-called "language oriented" poetic systems? The data will be taken from three relatively archaic systems of poetry, i.e. ancient Arabic (mainly *qasīd*), Biblical Hebrew (Psalms) and Somali classical poetry. These systems show a number of typological (*not* genetic!) similarities and at the same time show interesting differences. It is especially important that Arabic and Somali and to some extent also Biblical Hebrew data illustrate an early period of the development of literature when there is already poetry but no prose in the full sense of the word and poetry is composed in partially or almost completely incomprehensible language. Moreover, poetry is still combined with music – it is chanted or sung poetry.

Dans une note de bas de page, Zaborski ajoute:

The chant not only works as an important verse building factor but it still helps to contrast poetry with everyday speech.

<sup>2</sup> Voir Bibliographie.

<sup>3</sup> Zaborski, 1974: 33–34.

A cette construction en polarité, s'ajoute la motivation fondamentale de l'acte poétique, celui de la restauration des droits bafoués. La versification apparaît ainsi comme l'ornement rhétorique d'une revendication polémique. Pour l'essentiel, la poésie ne connaît que la représentation des actions et des événements, elle ignore celle des objets et des personnes. Elle ne sert pas à rêver mais à agir. Zaborski écrit à ce propos<sup>4</sup>:

Poetry, though certainly associated to some extent with single events, has a much more general meaning than prose. Classical Arabic poetry *is not* about horses, camels, desert nature, old camping places and even love and war adventures. [...] The deep structure of Classical Arabic poetry and to a different, *grosso modo* lesser extent in old Hebrew and Somali, is relatively deeper (deeper is only partially equivalent to "more abstract") than in the systems in which poetry may approach daily speech much nearer. I think that it is possible to discover at least one deep subject which dominates ancient classical Arabic poetry: this is the subject of the passing of man, of time, etc. [...] In Somali classical poetry there is a dominating subject of the injustice and of the search for restoring justice, the attempt to prove truth and to make it win. This is evidently connected with the important pragmatic social function of poetry in the Somali society.

L'approche novatrice sur les deux points précités a consisté à considérer la poésie somalie dans son ensemble en comparaison avec un système historiquement et culturellement voisin (la poésie arabe). Ce faisant, Andrzej Zaborski a ouvert la voie à une compréhension globale du fait et de l'activité poétique.

### Mores, syllabes et signes-voyelles

Jusqu'à l'adoption, en 1972, d'une orthographe officielle utilisant l'alphabet latin, et notamment le redoublement des voyelles pour noter la longueur vocalique<sup>5</sup>, aucune définition du vers ne faisait consensus. Andrzejewski et Lewis (1964), après d'autres, inclinaient pour une définition syllabique du vers sans que cette clef explicative, les co-auteurs en étaient conscients, soit satisfaisante. Ils écrivaient<sup>6</sup>:

We have not been able to establish the nature of the units of which the rhythmic patterns are composed, and we have not succeeded in arriving at any definite formulations in this sphere.

<sup>4</sup> Zaborski, 1974: 39.

<sup>5</sup> Ex. *af-soomaali* «la langue somalie».

<sup>6</sup> Andrzejewski & Lewis, 1964: 46–47.

C'est de deux chercheurs somalis, Cabdillaahi Diiriye Guuleed et Maxamed Xaashi Dhamac «Gaariye»<sup>7</sup>, qu'est venue la solution de l'énigme – ou du moins ce qui est apparu être une explication commode. La proposition de décomposer les voyelles longues  $\bar{U}$  en deux voyelles brèves  $\underline{U}$  +  $\underline{U}$  a ouvert une piste où la notion de more, appelée *chronos* par Johnson<sup>8</sup>, s'est substituée à l'approche syllabique traditionnelle. C'est paradoxalement d'une transcription exogène (l'alphabet latin) qu'est née l'affirmation d'un pied fondamental  $\underline{UU} \underline{U}$  et donc d'une simple alternance où le noyau vocalique est décomposable en deux unités de temps. Ce faisant, l'explication rejoignait le projet générativiste alors en vogue d'un encodage d'un patron abstrait simple. Ainsi, une métrique fondée sur des mesures de prose (!) remettait en cause l'idée centrale d'une poésie construite en polarité avec toute autre forme d'expression orale.

Andrzej Zaborski, avant que le compte des signes-voyelles prétende supplanter l'approche syllabique, avait souligné dès 1968, dans cet article resté peu connu parce qu'écrit en polonais, que, dans le *gabay*, le nombre des syllabes était constant dans le second hémistich. Dans sa contribution de 1980, il devait souligner le caractère hétérodoxe de cette notion de «more» en somali, comparé aux langues où la notion est née:

Concerning the mora in Somali: it is different in Ancient Greek or Latin since in these classical languages not only a syllable with a long vowel was long i.e. equivalent to two morae but, with minor exceptions, a syllable with a short vowel closed by a consonant was metrically long “by position”, i.e. equivalent to two morae. In Somali, however, only a syllable with a long vowel or two short syllables or optionally a diphthong followed by a consonant<sup>9</sup> is equivalent to two morae – a closed syllable with a short vowel is not. Thus, e.g. in Czech language there is a phonemic distinction of short and long vowels but there is no metric equivalence of a closed syllable with short vowel and a syllable with a long vowel and this is why Czech is not considered a mora language and Czech verse is not based on mora. This means we have either to consider the Somali system as an exception or to change the definition of the mora language. There is of course also a necessity of reanalysing the function of mora in Somali.

Cette réanalyse, comme on l'a montré, est d'autant plus nécessaire que la more induit un contour prosodique qui n'est pris en compte, ni dans l'orthographe du somali, ni dans le compte des signes-voyelles, ce qui amène à versifier uniformément dans le *jiifto* suivant:

<sup>7</sup> Voir Bibliographie.

<sup>8</sup> Johnson, 1980: 119.

<sup>9</sup> Johnson, 1980: 48.

*Bi'i waa jacaylow / Boodhari in-uu diley / been baan u haystee*  
 2 2 1 2 2 / 2 2 1 2 2 / 2 2 1 2 2  
 perdu c'est amour-ô / Boodhari que-il tua / mensonge c'est je croyais  
 «O amour fatal! / qu'il ait tué Boodhari / je ne le croyais pas»

La métrique ne tient compte ni des deux niveaux de contraste en discours (a), ni du rythme propre à l'énonciation (b), soit:

- a. entre sujet [- Haut] et prédicat ou non sujet et segment focalisé (*been*) [+ Haut et ci-après souligné]: *Bóodhari inuu diley been baan u haystee*.
- b. entre *bi'i waa jacaylow* et le reste du vers<sup>10</sup>.

Le numérisme qui tend à retrouver toujours le même pied, ici celui du *jiifto* [22122] prétend faire abstraction des échos phoniques significants, éludant ainsi ce qui donne à ce vers sa force expressive, qui naît ici au constat, en première personne (*baan*), d'un amour impossible (*been*), avec le sentiment d'une perte irréversible (*bi'i*, du verbe *ba'ay* qui est le cri de désespoir «je suis perdu»).

L'allitération (ici en B), appelée *qaafiyad*, comme l'a souligné Zaborski<sup>11</sup> en contestant Cerulli qui en faisait le trait définitoire de la poésie somalie, n'a qu'une fonction auxiliaire. Elle sert à signaler à l'auditoire ici la division ternaire du vers et, dans le cas, d'un vers long comme le *gabay* à situer sa tête et sa césure.

Le terme *deelqaaf*, d'après le nom en arabe des lettres *d* et *q*, pour désigner le non-respect de l'allitération, la cacophonie véritable, est défini par Ahmed Adan Ahmed comme «*incoherent imagery*», tendant à montrer qu'elle est censée jouer le rôle d'opérateur phonosémantique<sup>12</sup> qu'à la rime (*qāfiya*) en arabe. C'est la reprise, transposée en tête, de la lettre-voyelle conservée à la fin du vers et jusqu'à la fin du poème en arabe.

Faisant l'analyse d'un *gabay*<sup>13</sup>, Andrzej Zaborski soulignera que l'isosyllabisme observé dans le second hémistiche montre la coexistence d'un système mixte, quantitatif et syllabique<sup>14</sup>:

In these verses there is a perfect interrelation of mora and syllable structure in the second half line. In general in quantitative verse systems all over the world there exist mixed quantitative-syllables systems and in my opinion Somali may belong to this group.

<sup>10</sup> In Morin, 1999: 57.

<sup>11</sup> Zaborski, 1980.

<sup>12</sup> Bencheikh, 1989: 176.

<sup>13</sup> In Andrzejewski & Lewis, 1964: 88.

<sup>14</sup> Zaborski, 1980, *passim*.

A partir d'un corpus élargi, nous pensons avoir montré la justesse de cette remise en cause<sup>15</sup>. Mais celle-ci ne se limite pas là. Dans sa communication de 1980 au *First international Congress of Somali Studies*, Andrzej Zaborski énumérait trois règles:

The first rule is that there is a fixed proportionality between the number of syllables and the number of long vowels that are necessary to constitute a line of verse in a certain poetic form. [...] The second rule is that the long vowels in any line must be found in certain predictable positions. The third rule is that there is a fixed pattern of syllable-grouping which determines the rhythmic differences of the lines of verse.

Another very important aspect of this present view is the relationship between different poetic forms and, as it seems, how one is developed from another by merely adding one short-voweled syllable to form a new one [...]. Five different genres from the same one base are formed through this development. These five genres are given over ten different names because of their varying musical recitations and situational use. Basically this group is developed from the line of the poetic form more commonly known "*hees maqaleed*" (lambs song). This same line structure is recited differently and hence called "*hees carrood*" [...] The same addition of short voweled syllable forms another line of the genre *jiifto*:

Hees maqaleed: 4/3: <i>Saakuu lahaa</i>	<u>UU</u> <u>UU</u> U <u>UU</u>
Hees maqaleed: 5/3: <i>Saakuu lahaa e</i>	<u>UU</u> <u>UU</u> U <u>UU</u> U
Jiifto: 5/4: <i>Saakuu lahaa mee</i>	<u>UU</u> <u>UU</u> U <u>UU</u> <u>UU</u>
Hees caanood: 6/4: <i>Saakuu lahaa mee rag</i>	<u>UU</u> <u>UU</u> U <u>UU</u> <u>UU</u> U
[...]	

La généralisation de cette combinatoire sera confirmée par Orwin et Riiraash (1997) à partir d'un autre inventaire. Le jeu lettriste montre l'agencement programmé de la seule alternance U/UU. L'addition d'une voyelle structure le vers selon un principe parallèle à celui de la dérivation en grammaire où les éléments formatifs sont comme disposés au regard du descripteur. Ce qui est analysé comme une more ou une unité de temps (*chronos*) est pour le versificateur une extension qui, pour n'être pas entièrement celle du *wazn* arabe<sup>16</sup>, eu égard à la différence radicale entre les deux langues, joue notamment sur l'interprétation des voyelles longues résultant de [U + «consonne faible d'arrêt»], avec deux types de syllabes: brève (CV) et longue (CVC); et homorgane, soit VC (i + y; u + w) produisant phonétiquement une voyelle longue<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> Cf. Morin, 1999, chap 2.

<sup>16</sup> Le pied métrique en arabe (*wazn*) prévoit la position des voyelles longues.

<sup>17</sup> Voir en arabe le passage de *qūbila* à *quwbila*, in Goldenberg (1989: 107–115).

C'est, dans les deux cas, la même opération de lecture – d'épellation – qui prend en compte ou non les semi-voyelles [y] et [w] qui, dans les deux langues, sont la réalisation en position consonantique des voyelles /u/ et /y/. On est clairement dans un processus de lecture/écriture croisée de la transcription en caractères arabes du somali, qui confine à l'orthoépie.

Une composition *à la lettre près*, antérieure à sa mise par écrit *verbatim*, est confirmée par Yuusuf Meygaag Samatar (1973) qui écrit: «Ce poème, Dacar Ibraahiim l'a récité (litt. «décompté», *tiri*, en mètres), Yuusuf Meygaag l'a écrit», soulevant la question d'une composition qui ne serait pas orale, mais écrite sans l'être. Cette contradiction apparente repose sur l'idée fautive, chez nombre de descripteurs, d'une société pastorale illettrée, alors qu'il faut y admettre un taux significatif de bilingues sachant écrire en arabe.

## De l'oral à l'écrit

Rendu à ce point, on voit que le postulat initial d'une poésie somalie strictement orale est mis à mal par une pratique artisanale où le décompte métrique rappelle celui du tisserand (*nassāḡ*) ou du graveur sur bois (*naqqāš*)<sup>18</sup>. «Ecrire» (*qor*) en somali est originellement «graver». Quand le compagnon du chef des Derviches, Salaan Carrabey déclare :

*Quoique je sois doué comme tout juriste dans l'art d'allitérer en L ou B  
Dont j'ai été instruit sur une tablette de bois par mon grand-père*<sup>19</sup>

on voit qu'à l'instar de la plupart des autres représentants de la poésie dite classique l'auteur bilingue somali-arabe dévoile un apprentissage de la versification sur le support en bois (*lōḥ*) de l'école coranique, qui devient table à calcul du vers. La poésie se lit et se compte (*tiri*) mentalement ou effectivement, pour ceux qui savent écrire, sur une planchette de bois comme un brodeur calculant ses motifs. Le poème est une composition de *tih*, mot qui, avant d'être le vers, désigne l'entrelacs brodé.

Le rapprochement s'impose entre *maanso* en somali et l'arabe *manzūm* (*manzūma*) «poème», qui renvoie à l'assemblage d'un collier de perles sur un fil (*nizām*). Cette activité de brodeur comme cet ornement qui n'appartient pas à la tradition pastorale somalie montrent l'influence historique des villes de fondation arabo-persane et de locuteur bilingues connaisseurs de la prosodie arabe (*'arūd*). Dans les textes les plus anciennement connus, la présence d'emprunts

<sup>18</sup> Bencheikh, 1975: vi.

<sup>19</sup> Andrzejewski & Lewis, 1964: 116–117.

à l'arabe dans une langue poétique supposée «pure»<sup>20</sup> montre l'interpénétration des milieux bédouins monolingues et citadins.

Quand Said S. Samatar traduit «*And when I chanted the verse, the sleeping men awoke*»<sup>21</sup>, le somali dit littéralement: «Et quand je lus (*akhriyey*) les lignes du poème, les hommes endormis s'éveillèrent.»<sup>22</sup> Ainsi a-t-on la réponse à la question d'Albert Lord réagissant à Ruth Finnegan: «*Somali Poetry may not be oral composition, but rather written composition without writing*»<sup>23</sup>. La particularité du somali est d'avoir fondé la performance orale sur un patron métrique justifié par écrit.

Le lien étymologique ainsi posé entre *maanso* et *manzūm* a pu être qualifié de «pré-scientifique» par notre excellent collègue Giorgio Banti (2007: 610), faute sans doute de prendre en compte cet évident lien conceptuel où l'allitération (*qaafiyad* en somali; *qāfiya* en arabe désigne la rime) rappelle la fonction organisatrice de la lettre-rime et un lien conceptuel avec le principe monorime de la *qaṣīda*.

Voudrait-on d'autres preuves de cette conversion de l'arabe ? Il suffit de voir dans ce décompte minutieux des signes-voyelles le rappel de l'opération de vocalisation, dite «*taškīl*» en arabe, qui consiste à mettre les points-voyelles suscrits, pour apprendre à vocaliser le texte dont traditionnellement seules les consonnes sont écrites. Le nom même des voyelles en somali (*shaqal*), mot qui signifie aussi «décoration», renvoie au premier sens de *tih* «l'entrelacs brodé» qui décrit ces voyelles brèves suscrites dans une encre différente du *ductus* consonantique.

C'est l'immense mérite d'Andrzej Zaborski que d'avoir ouvert la voie à une réflexion qui a permis de reposer la question des rapports entre oralité et écriture dans la création poétique en somali.

## Bibliographie

Ahmed Adan Ahmed. 1984, «Maanso Structure and Content: an Application of Guuleed's scansion System to the meaning of Dardaaran», in Th. Labahn ed., *Proceedings of the Second International Congress of Somali Studies*, University of Hamburg, Hamburg, Helmut Buske, vol. 1: 333–371.

<sup>20</sup> Andrzejewski & Lewis, 1964: 58.

<sup>21</sup> Said S. Samatar, 1980.

<sup>22</sup> *Tixda gabay markii aan akhriyey toose niman tuumi.*

<sup>23</sup> In Stolz & Shannon, 1974: 176.

- Andrzejewski, B.W. & Lewis I.M. 1964, *Somali Poetry – an Introduction*, Oxford at the Clarendon Press.
- Banti, G. 2007, «Maanso», *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. 3: 610–612. [Cf. également, du même rédacteur, l'article « Somali Oral literature » (*EA*, vol. 4: 697–698), de D. Morin «Somali religious literature» (vol. 4: 698–700), et des deux auteurs conjointement «Folktales and modern written literature» (vol. 4: 700–701) dont il ressort que la co-présence de la tradition arabe savante et somalienne empêche de concevoir cette dernière comme exempte de toute influence extérieure.]
- Bencheikh, Jamel Eddine. 1975, rééd. 1989, *Poétique arabe*, précédée de *Essai sur un discours critique*, Gallimard, coll. Tel.
- Berghold, K. 1899, «Somali Studien», *Wiener Zeitschrift für die Kunde der Morgenlandes*, 13: 123–198.
- Cabdillaahi Diiriye Guuleed, 1980, «The scansion of Somali Poetry», *Somalia and the World, Proceedings of the International Symposium held in Mogadishu*, ed. By Hussein M. Adam, Mogadishu, State Printing Press, I: 132–140. [Antérieurement, en 1978, l'auteur a publié dans le quotidien *Xiddigta Oktoobar*, après Maxamed Xaashi Dhamac «Gaariye» en 1976, des articles traitant de la métrique des genres poétiques. Voir les références complètes dans Morin, 1999: 269 et 273.]
- Finnegan, R. & Orwin M. 2011, «Introduction» , *Journal of African Cultural Studies*, 23, 1. Special Issue: *Carried by a Mystic Wind: B.W. Andrzejewski on the Somali Passion for Poetry and Language*.
- Goldenberg, G. 1989, «The Contribution of Semitic Language to linguistic Thinking», *Journal of the Ancient Near Eastern Society "Ex Oriente Lux"*, 30: 107–115.
- Johnson, J.W. 1980, «Recent contributions by Somalis and Somalists to the Study of Oral Literature», *Somalia and the World, Proceedings of the International Symposium held in Mogadishu*, ed. By Hussein M. Adam, Mogadishu, State Printing Press, I: 117–131.
- Lord, A. 1976, «What is oral Literature anyway?», *Oral Literature and the Formula*, ed. By B. Stolz & R. Shannon, Michigan, Center for Coordination of Ancient and Modern Studies.
- Morin, D. 1999, *Le texte légitime, Pratiques littéraires orales traditionnelles en Afrique du nord-est*, Selafr n° 380, Peeters.
- Orwin, M. & Maxamed Cabdullaahi Riiraash, 1997, «An approach to relationships between Somali metre types», *African Languages and Cultures*, 10, 1.
- Piłaszewicz S., 2012, «Professor Bogumił Witalis Andrzejewski: His life, scientific activity, and poetry», *Folia Orientalia*, vol. 49: 391–398.
- Said, S. Samatar, 1980, «Gabay-Xayir: a Somali Mock Heroic Song», *Research in African Literatures*, vol. 11, 4: 449–478.
- Yuusuf Meygaag Samatar, 1973, *Madhaafaanka murtida* [Littérature à ne pas manquer], Mogadishu.
- Zaborski, A. 1968, «Z badań nad poezją somalijską», *Sprawozdania z Posiedzeń Komisji Naukowych Oddziału PAN w Krakowie* 12/1, Styczeń–czerwiec: 111–112.
- Zaborski, A. 1974, «Deep and Surface Structure in Some Systems of Poetry», *Problemy Literatur Orientalnych*: 33–40.
- Zaborski, A. 1992, «On the Verse Structure in the Classical Somali Poetry», *Proceedings of the First international Congress of Somali Studies* [1980], ed. by Hussein M. Adam & C.L. Gesheker, Atlanta, Scholars Press.